

ÉCARTS INQUIETS



Entre effets burlesques et éclats oniriques, inventivité formelle et coquetteries visuelles, les treize courts-métrages du cinéaste polonais Bogdan Dziworski, tournés entre 1972 et 1987, jouent sur tout un ensemble de décalages et de manipulations ostentatoires. Qu'il s'attache à des rituels collectifs – événements sportifs, spectacles de cirque, processions religieuses – à des êtres isolés, ou à une campagne archétypale, Dziworski traque les ressorts de la sensation. Brouillant les pistes entre documentaire et fiction, il vise à restituer une réalité parallèle qui n'est pas immédiatement perceptible.

Rage de vaincre, dépit, angoisse, hargne, épuisement, fureur, dégoût : captées sur des visages enfantins, ces émotions, dans *Olympics*, semblent soudain saugrenues. Transposées dans la sphère enfantine, elles perdent leur caractère anodin pour devenir presque monstrueuses. Filmant une course de ski pour enfants, le cinéaste montre la pression impitoyable qui s'exerce sur eux. Parfois les jeunes skieurs se rebiffent, refusent de se plier aux codes. Mais le plus souvent, ils participent à la compétition avec fougue, et il y a quelque chose de dérangeant, voire d'obscène, dans ce mélange de candeur et de férocité. Comme si, en

déplaçant une compétition sportive dans l'univers de l'enfance, Dziworski parvenait à dessiller notre regard. Nous ne sommes plus dans le cadre ordinaire d'une course de sportifs aguerris, dont notre œil, émoussé par l'habitude, ne perçoit plus les enjeux. Par le décalage, c'est la brutalité originelle de la course – et de la société qui l'orchestre – qui ressort.

Dans *Combiné Nordique*, la violence se traduit différemment, par une série de sauts auxquels succèdent, en miroir, une série de chutes. Comme dans *Pentathlon Moderne*, où les coureurs s'effondrent un à un, la répétition systématique transforme les hommes en pantins disloqués et dérisoires. Le montage rapide, le côté sériel de la chute, rappellent le dispositif du burlesque, créant un effet comique en explicitant la violence implacable faite aux corps. On est souvent

FRAGMENT D'UNE ŒUVRE
BOGDAN DZIWORSKI

Mercredi 22

Salle 3

Séances à 14h45 et 21h15

sur le fil, les films de Dziworski oscillant entre humour et élans oniriques.

Parfois, la violence éclate directement : le bonhomme de neige dynamité dans *Olympics* met en exergue le motif de l'innocence sacrifiée. Et ce n'est pas la seule fois qu'est suggérée, à travers des figures d'enfants, la sauvagerie du monde adulte. Dans *Hockey*, des enfants spectateurs aux visages grimés posent un regard mélancolique et grave sur un match de hockey. L'effet d'étrangeté produit par ces Pierrots lunaires, qui semblent juger le monde déchaîné des adultes, confine à l'angoisse ; et convoque une figure chère au cinéaste : celle du clown. On la retrouve dans les films sur le cirque, et dans les nombreux interludes burlesques. Par son expressivité exacerbée, ses écarts grotesques, son outrecuidance, sa sensibilité décalée, le clown consomme la rupture avec le quotidien.

Cette stratégie du décalage et du décentrement, cette façon de déstabiliser le spectateur, traversent la plupart des treize courts-métrages présentés ici. Dans *Hockey*, l'enjeu n'est pas de restituer la totalité d'un match, mais de nous faire pénétrer dans la sphère de la sensation brute, l'espace intérieur des corps. Une forme de déréalisation, de distanciation est opérée par rapport aux règles et à l'évolution classique de la rencontre sportive ; nous sommes au plus près des sensations du corps pris dans le jeu, dans une plongée intime des plus surréalistes. Fulgurance et puissance des sportifs, rapidité des mouvements, force des impacts, sont dramatisés tant par les cadrages que par les sons. La caméra danse, tournoie, virevolte, se fige, reprend sa course frénétique ; tandis que les chocs, les crissements de la glace et les souffles amplifiés résonnent comme dans une chambre d'échos. Nous ressentons le jeu de l'intérieur même si nous n'en comprenons pas le déroulement ou la logique. Effet paradoxal : les joueurs harnachés et le gardien masqué deviennent des bêtes insolites, des prédateurs inquiétants... mais en même temps nous sommes avec eux, littéralement happés dans le tourbillon sensoriel du match.

N'est-ce pas aussi ce que tente *A few stories about Man* : guetter les sensations d'un corps qui n'est pas tout à fait ordinaire, celui d'un manchot ; appréhender sa gestuelle singulière, donner à voir sa grâce étrange alors qu'il compose avec le manque par des stratégies de contournement ? Le film s'ouvre presque sur un plongeon, et se clôt par un bond spectaculaire – et magique – du personnage hors du cadre. Ce pourrait être une métaphore du travail de Dziworski : importance du hors champ, plongée dans la sensation pure.

Le cinéaste exploite tous les moyens à sa disposition pour approcher son objet et faire advenir une vérité sous-jacente. Sa stratégie semble aux antipodes de celles du cinéma direct, et il s'autorise toutes sortes de distorsions spectaculaires dans le montage du son et de l'image. Pas de paroles dans ces courts-métrages (sinon furtivement dans *Chapiteau*). Mots et sons directs sont évacués. Les bruits sont amplifiés ou atténués, en léger décalage par rapport aux actions, ou évincés au profit d'une musique omniprésente. Cela contribue à nous extraire de la réalité immédiate : l'écart est affirmé d'emblée. Dans *The Swordsman*, le maître d'escrime semble d'un autre temps,

d'un autre monde, au milieu de ces spectres masqués dont il orchestre les mouvements. Il traque le geste parfait, modèle les corps, sculpte l'espace, dans une quête formelle rigoureuse qui fait écho à celle du cinéaste.

Certes, les accélérations, ralentis, juxtapositions saugrenues, effets spéciaux appuyés, motifs récurrents, raccords abrupts, peuvent dérouter, voire agacer dans des films comme *Scènes de ski avec Franz Klammer* ou *Sleep*. Mais le plus souvent, les contorsions de l'image et du son, la beauté des plans, la décontextualisation, mettent à nu des sensations inédites. Dans des films comme *Lament for Szydlowa Town* ou *The Cross and the Axe*, ils construisent un espace indéterminé, à la lisière du rêve. Dziworski affectionne l'ellipse : le contexte nous échappe, le décodage des signes est contrarié. Reste une série de visions fulgurantes, qui autorisent des lectures multiples.

Arena of Life nous montre un cirque, et nous inscrit directement dans l'arène. Mais au fil du spectacle, la caméra s'attarde sur les gestes et surtout les visages des artistes, saisis en gros plan, sans que l'on puisse vraiment comprendre la nature des numéros. On pense à la jeune femme d'*Image*, dont le visage passe par tout un spectre d'émotions variées. Il ne s'agit pas d'en décrypter le sens, à la manière des aliénistes du 19^{ème} siècle, mais plutôt de capter un visage-paysage, une matière en perpétuel mouvement. Le cinéaste ne nous montre que des bribes, et l'essentiel des numéros se joue hors du cadre. Ce qu'il nous permet de percevoir, en revanche, c'est toute l'intensité émotionnelle des artistes dans le moment du jeu. A travers des éclats magnifiés, Dziworski révèle une autre dimension du réel, habituellement occultée. Ici encore, il n'hésite pas à trafiquer les rythmes ou les sons. Après le spectacle, alors que les artistes festoient, des applaudissements appuyés saluent leurs gestes, brisant les frontières entre le temps de la performance et le temps de l'après-jeu. Où s'arrête le travestissement ?

L'oeuvre de Dziworski est à l'image de ces clowns énigmatiques qui hantent plusieurs des films. Associant mélancolie, singularité inquiétante et dérision cruelle, ils font éclater les carcans du réel, en doubles anxieux du cinéaste.

Texte: Fabienne BÉGO

Image : Bruno CANDEIAS

SE RÉVEILLER AILLEURS

Au milieu d'un paysage parsemé de palmiers, la ville s'éveille dans la lumière du Sud. On contemple le geste matinal de ses habitants qui vont au travail. Des panneaux en arabe indiquent des directions multiples. Soudain passe un bus parisien. Sans transition, les rues d'Alger deviennent celles de Paris.

C'est un rêve, celui de Lamine Ammar-Khodja, le réalisateur de ce film, qui en est aussi le personnage principal. L'oxymore du sous-titre, *Journal réellement imaginaire*, nous annonce dès le générique son projet – un film-autoportrait, où, avec un sens aigu de l'autodérision, le réalisateur se met en scène et parle à la première personne. Un air de jazz apporte une touche nostalgique et installe une distance étrange avec les images du réel.

« Où suis-je ? » se demande l'ombre sur le mur, nous entraînant ainsi dans les tourments de l'exilé qui se réveille toujours ailleurs. Lamine Ammar-Khodja vit entre l'Algérie et la France depuis huit ans et décide, en janvier 2011, de revenir à Alger, où surgissent, comme en Tunisie et en Egypte, des mouvements de révolte. Dans ce retour au pays on sent l'inquiétude du jeune homme qui essaye de se raccrocher à l'Algérie qu'il a quitté, mais ne s'y retrouve pas et reste en spectateur perplexe.

Tzvetan Todorov affirme dans *l'Homme Dépaycé* que son pays est celui où sont nés ses enfants ; d'autres se reconnaissent dans celui où se trouvent leurs parents ou amis. On retrouve souvent, chez les personnes vivant entre deux cultures, ce sentiment d'attachement au pays où vivent les êtres qui leur sont chers. Lamine Ammar-Khodja a encore des amis d'autrefois, mais on sent une distance – il les regarde de loin, à travers la vitre de sa chambre ou du bus qui le mène vers son quartier d'Alger. Il peine à atteindre le but de son retour: voir les jeunes du pays et questionner leurs points de vue sur les événements, à rebours de ce que disent les médias. Fait-il encore partie de cette jeunesse ?

Dans la lumière matinale d'Alger il filme ses amis qui discutent autour d'un bol d'olives et de boissons fraîches. Là encore, il les filme d'abord de loin, on peine à saisir leurs paroles, on s'accroche aux sous-titres et aux gestes pour comprendre la conversation. Le réalisateur dit se sentir proche d'eux, mais on perçoit toujours ce malaise de l'homme qui cherche sa place et qui n'arrive plus à s'approprier une ville, un paysage, ou une révolte.

Le défi de ce film est double : à la fois parler de l'actualité politique et questionner la place du jeune exilé. Comment se sentir à nouveau impliqué, comment prendre part à la révolte ?

La solitude du réalisateur est aussi inscrite dans la fabrication de son œuvre, car il est l'auteur-acteur-cadreur-monteur de son film. Lamine Ammar-Khodja se regarde lui-même à travers sa propre caméra, et souvent en filmant ses propres reflets, dans

la vitre d'un bâtiment ou le miroir de sa salle de bain. La distance qu'on ressent avec les autres est aussi présente dans le rapport à soi. « Je suis devenu ombre moi-même », dit la voix-off.



Les révoltes n'auront pas le même impact qu'en Tunisie ou en Egypte. Parmi les manifestants il y a des groupes de jeunes qui ne participent aux mouvements que pour tromper l'ennui. « Je me suis trompé de trottoir » affirme le réalisateur. On ressent ici une difficulté à prendre position - ce qui fait perdre parfois de la force à son propos. Il ne parvient pas toujours à approcher ses compatriotes de manière frontale et les observe depuis le surplomb de sa fenêtre. En même temps, cet écart lui fait explorer son univers, sur lequel il exerce son talent d'autodérision. Par cette représentation burlesque de son quotidien, il nous fait partager ses frustrations .

« On dirait un pays de vieux et de barbus » ronchonne-t-il sous la couverture.

Avec l'enthousiasme d'un enfant, il s'amuse du monde qui l'entoure et documente tout : du plus banal au plus surprenant, de son frigo vide ou sa vaisselle sale, aux musiciens qui jouent sous son balcon. Cette approche personnelle et humoristique de la situation politique algérienne inscrit le film dans la veine du cinéma de Moretti ou de Mograbi. Et même si le dispositif est moins affûté que chez ces cinéastes, le spectateur trouve sa place grâce à ses propositions créatives et audacieuses.

Texte : Elitza GUEORGUEVA

Image : Susana FERNANDEZ

Demande à ton ombre
de Lamine Ammar-Khodja

Samedi 25 à 14h45
Salle 3

MADONE

Au comptoir d'un café, un client paie sa consommation. Le premier plan ne présente qu'un fragment de l'action qui se lit dans son ensemble au second plan par le biais d'un écran vidéo. Cette mise en abyme où la représentation prime sur le réel, se répète tout au long de Yamo. C'est un des procédés par lesquels le réalisateur tient à distance ce qu'il filme.

Une conversation téléphonique en off nous introduit les personnages du film : une mère et son fils, tandis qu'à l'image une voiture s'avance dans la nuit. Le rapport filial s'inverse : c'est elle qui a école demain, c'est lui qui lui demande d'aller se coucher. Plus tard, la silhouette fatiguée de la mère s'affaire dans un appartement encombré, écrasée par la diagonale d'une



gazinière blanche au premier plan. Ce portrait d'une femme mûre, divorcée, révèle par fragments des journées de Sisyphe. Elle est, chaque jour, enseignante puis tenancière d'un débit de boisson ; et à ces deux emplois s'ajoute le rangement quotidien de son appartement, où s'accumulent, en tas significatifs, les affaires de ses deux fils, occupés à la réalisation du film que nous regardons. Quand ils ne tournent pas, ils dorment à même le sol, au milieu de leur foutoir adolescent, refusant d'assumer à leur tour les responsabilités que leur mère a endossées pour s'émanciper.

Le regard que porte Rami Nihawi sur sa mère alterne entre deux extrêmes. Porte-cigarette à la bouche, conduisant avec souplesse une voiture d'époque, sûre de son élégance, elle évoque les héroïnes des films noirs des années 50, laconiques et mystérieuses. Mais il la saisit aussi dans sa fragilité. Il la filme pendant son sommeil, confiante comme une enfant, dans un total abandon qui contraste avec l'énergie diurne et la maîtrise de soi qui la caractérisent.

Dans cette première partie très mise en scène, le réalisateur nous livre un portrait très contrasté dans lequel se confrontent les différentes représentations qu'il a de sa mère. Alternativement, indépendante ou soumise, séduisante ou éreintée. Dans une seconde partie, il décide de la laisser exister et lui cède la parole.

Elle rompt avec sa famille lorsqu'elle épouse un homme rejeté par son entourage ; puis divorce quelques années plus tard de ce partisan du Baas, transformé après la guerre civile en un religieux fervent. Cette exhumation progressive du passé s'opère à l'image par un travail sur le flou, rattrapé par une mise au point furtive.

En creux, un second portrait se dessine, celui d'un jeune cinéaste trentenaire, toujours à la recherche de son identité mêlant les souvenirs photographiés aux images nostalgiques en 16 mm. Au delà, il cherche à reconstituer l'image d'un père absent.

C'est avec une mise en scène du quotidien, aux cadres travaillés et précis que Rami Nihawi parvient à sonder son histoire et celle de ses parents. Loin d'être un film narcissique, le regard lucide que le cinéaste porte sur lui et sur sa mère, parfois cynique, souvent teinté d'humour ouvre une réflexion distanciée sur le rapport entre générations dans la société libanaise.

Texte : Marie ROUAULT

Image : BSIVAD

Yamo
de Lamine Ammar-Khodja

Samedi 25 à 14h45
Salle 3

LE MOT DE LA MAQUETTISTE

L'an dernier, *Hors Champ* proposait chaque jour des dessins humoristiques réalisés par David Caubère. Cette année, David n'a pu nous rejoindre. Vous êtes d'ailleurs nombreux à avoir remarqué son absence. C'est pourquoi, je vous propose, chers festivaliers, de réaliser vous-mêmes des dessins destinés à être publiés et d'apporter ainsi, à votre tour, humour et légèreté à votre journal quotidien lussassien. Une sélection sera faite pour illustrer les prochains numéros mais tous seront exposés en fin de semaine. Vous pourrez réaliser et déposer vos oeuvres dès aujourd'hui au Blue Bar (entre 11h et 4h du matin) ou au Green Bar (entre 9h et 2h du matin).

Je vous remercie par avance de votre participation enthousiaste.
Bon festival!

Anne-Sophie Kuntz



JOURNÉE DE RENCONTRE DES JEUNES RÉALISATEURS DE DOCUMENTAIRES AVEC LES PRODUCTEURS DE LUSSAS

David Caubère, *Hors Champ* 2011, n°3

SALLE 1

MATIN

10h00 - TABLE RONDE
« LES DISPOSITIFS D'AIDE À LA MUSIQUE ORIGINALE. »

En présence de Valentine Roulet (CNC), Aline Jelen (Sacem), Hervé Rony (Scam) et Anne-Gaëlle Malbeau-Rodeville (Festival d'Aubagne)

APRÈS-MIDI

14h30 - SÉANCE SPÉCIALE
Kaspar Film
Florence Pezon - 2011 - 55
Brume de Dieu
Alexandre Barry - 2012 - 96'

Présentation : Christophe Postic. Débat en présence de Alexandre Barry, Axel Bogousslavsky et de Florence Pezon.

SALLE 2

MATIN

10h00 - EXPÉRIENCES DU REGARD
Ici rien
Daphné Hérétakis - 2011 - 30'
Les Éclats - Ma gueule, ma révolte, mon nom
Sylvain George - 2011 - 84'

Présentation : Philippe Boucq et Pierre-Yves Vandeweerd. Débats en présence des réalisateurs.

APRÈS-MIDI

14h30 - ATELIER :
« COMPOSER/CONSTRUIRE AVEC LA MUSIQUE »
Les Ensorilèges de James Ensor
Nora Philippe & Arnaud De Mezamat - 2010 - 60'

En présence de Daniel Deshays, Arnaud de Mezamat et Marie-Jeanne Séréro.

SOIR

21h00 - EXPÉRIENCES DU REGARD
Ost (Est)
Charlie Rojo - 2012 - 41'
Yamo
Rami Nihawi - 2011 - 68'

Présentation : Philippe Boucq et Pierre-Yves Vandeweerd. Débat en présence des réalisateurs.

10h30 : Réunion RED à huis clos - Salle de la Mairie (à côté de l'épicerie)

15h : Séance Jeune Public (8-12 ans) - Inscription à l'accueil public. Participation 3 euros

15h30 : Présentation du Snac (Syndicat National des Auteurs Compositeurs) au Blue Bar. Avec Simone Douek et Emmanuel de Rengervé

SALLE 3

MATIN

10h15 - HISTOIRE DE DOC - LES PAYS BALTES
Pasts (Le Courrier)
Laila Pakalniņa - 1995 - 21'
Dešimt minučių prieš Ikaro skrydį (10 minutes avant le vol d'Icare)
Arūnas Matelis - 1991 - 10'
Praejusios dienos atminimui (En mémoire d'un jour passé)
Šarūnas Bartas - 1990 - 40'
Baltijos kelias (Baltic Way)
Audrius Stonys, Arūnas Matelis - 1989 - 10'
Krustceļš (Homeland)
Juris Podnieks - 1990 - 60'

APRÈS-MIDI

14h45 - FRAGMENT D'UNE ŒUVRE : Bogdan DZIWORKSKI
Kilka opowieści o człowieku (A Few Stories About Man) - 1983 - 19'
Pięciobój nowoczesny (Pentathlon moderne) - 1975 - 8'
Fechtmistrz (The Swordsman) - 1980 - 12'
Sceny narciarskie z Franzem Klammerem (Scènes de ski avec Franz Klammer) - 1980 - 20'
Dwubój klasyczny (Combiné nordique) - 1978 - 11'
Olimpiada (Olympics) - 1978 - 17'
Hokej (Hockey) - 1976 - 11'
Kryz i Topór (The Cross and the Axe) - 1972 - 14'
Tren dla miasta Szydłowa (Lament for Szydłowo Town) - 1974 - 10'
Arena życia (Arena of Life) - 1979 - 20'
Szapito (Chapiteau) - 1984 - 29'

SOIR

21h15 - FRAGMENT D'UNE ŒUVRE :
Obraz (Image)
Bogdan Dziworski - 1979 - 7'
Sen (Sleep)
Bogdan Dziworski - 1986 - 8'
Wieczne pretensje (Les Prétentions éternelles)
Grzegorz Królikiewicz - 1974 - 70'

SALLE 4

MATIN

10h30 - REDIFFUSION - LE DOCUMENTAIRE ANIMÉ
Chroniques animales
Serge Éliassalde et Stéphane Quinson
Madagascar, carnet de voyage
Bastien Dubois - 2009 - 12'
Jasmine
Alain Ughetto - 2012 - 70'

APRÈS-MIDI

15H00 - REDIFFUSION SÉMINAIRE CRITIQUE
À voir absolument (si possible). Dix ans aux Cahiers du Cinéma, 1963-1973
Jean-Louis Comolli - 2011 - 78'

16h45 - REDIFFUSION SÉMINAIRE CRITIQUE
Jean-Luc Godard, le Désordre exposé
Olivier Bohler, Céline Gailleurd - 2012 - 65'

SOIR

21h30 - REDIFFUSION SÉANCE SPÉCIALE
Kaspar Film
Florence Pezon - 2011 - 55
Brume de Dieu
Alexandre Barry - 2012 - 96'

21h - Nuit de la Radio à Saint-Laurent-sous-Coiron

« Ça ira mieux demain. »

Navettes devant l'église de Lussas à partir de 20h15. Navettes retour assurées

SALLE 5

MATIN

10h15 - DU HORS CHAMP À LA POURSUITE
Dialogue entre Marie-José Mondzain (philosophe et directrice de recherche au CNRS) et Jean-Louis Comolli (réalisateur et critique) autour de leurs derniers ouvrages :

Images (à suivre). De la poursuite au cinéma et ailleurs. Marie-José Mondzain, édition Bayard, 2011.

Corps et cadre. Cinéma, éthique, politique. Jean-Louis Comolli, éditions Verdier, 2012.

Signature à l'issue de la séance.

APRÈS-MIDI

14h45 - REDIFFUSION EXPÉRIENCES DU REGARD
Jaurès
Vincent Dieutre - 2012 - 82'

16h30 - REDIFFUSION AFRIQUE
Le Thé ou l'Électricité
Jérôme Le Maire - 2012 - 93'

SOIR

21H15 - LA MUSIQUE DE CINÉMA
Nannerl, la soeur de Mozart
René Féret - 2010 - 120'

Débat en présence de Arnaud de Mezamat, Daniel Deshays et Marie-Jeanne Séréro.

23h30 : DJ Telmonius Monk au Green Bar

Suivi d'une party grenobloise au Blue Bar

PLEIN AIR - 21h30

2084 de Chris Marker - 1984 - 10'

Le Rite, la Folle et Moi de Gentille Menguizani Assih - 2012 - 86'

(En cas d'intempéries, la projection aura lieu en Salle 1 à 22h.)

Navette pour Vals-Les-Bains : départ à oohoo devant la caserne des pompiers.